

« Changer la vie » ou « changer le monde » ?

Patricia Smart

Volume 33, numéro 3, hiver 1997

Le Survenant et Bonheur d'occasion : rencontre de deux mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036076ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036076ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Smart, P. (1997). « Changer la vie » ou « changer le monde » ? *Études françaises*, 33(3), 15–21. <https://doi.org/10.7202/036076ar>

Résumé de l'article

Rédigés pendant une période où les femmes du Québec venaient de gagner le droit de vote et où les rôles féminins subissaient des changements majeurs grâce aux besoins de l'industrie de guerre, *Le Survenant et Bonheur d'occasion* représentent un moment dramatique dans « l'émergence du féminin » dans la tradition du roman québécois. Sans vouloir contredire la nouveauté radicale de cet apport analysé dans son ouvrage antérieur (*Écrire dans la maison du père*, 1988), l'auteure se penche davantage sur l'aspect de transition des deux romans, sur les empêchements du féminin qu'on y décèle, tant au niveau de la forme que du contenu, notamment la centralité dans chacun des deux d'un personnage masculin (*Le Survenant*, Emmanuel Lévesque) qui fonctionne comme porte-parole des idées de la romancière et représente le « rédempteur » de ce monde où les anciennes valeurs sont en déroute et où, malgré la persistance de certains rituels rassurants, les personnages sont en proie à une angoisse spirituelle et sociale. Par l'utilisation de ces personnages plus ou moins « androgynes », les deux romancières confèrent une autorité masculine aux valeurs féminines qu'elles cherchent à transmettre.

« Changer la vie » ou « changer le monde » ?

PATRICIA SMART

« Faire dialoguer » *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion* par-delà les cinquante ans qui nous séparent de leur parution peut vouloir dire scruter dans une nouvelle optique — en dehors des cadres du roman du terroir et du roman urbain auxquels ils ont été assignés par l'histoire littéraire — le rapport des deux romans avec leur moment historique et leur contexte social ; ou encore les sortir de ce contexte le temps d'un nouveau regard, pour réfléchir à ce qu'ils contiennent d'utile et de vivifiant pour nous, lectrices et lecteurs de la fin du siècle. Ma lecture sera une combinaison de ces deux approches : d'abord, une réflexion sur certaines ressemblances entre les deux romans dans leur rapport aux idéologies, et ensuite une hypothèse quant aux effets de lecture *différents* créés par eux un demi-siècle après leur parution.

Qu'ont donc en commun ces deux romans dont l'un est teinté de ce qui pour nous s'appelle nostalgie rurale, célébrant les mœurs et coutumes de la famille et du village, tandis que l'autre — résolument politique — dénonce les valeurs déshumanisantes d'un système politique et économique fondé sur l'utilisation des êtres humains comme capital, comme outils à faire fonctionner la machine industrielle et comme bétail à tuer dans la guerre ? D'abord une caractéristique qui, bien qu'elle soit des plus évidentes, vaut la peine d'être notée : chacun est l'œuvre d'une femme. Deuxième constat, à mon avis étroitement lié au premier : chacun, à la différence des romans québécois qui les ont précédés, contient une critique lucide des

valeurs et des idéologies de l'époque, révélant, trois ans avant le célèbre *Refus global*, une scission entre l'« être » et l'« avoir », un processus de maîtrise et de contrôle qui a amené la civilisation au bord de l'épuisement. « Notre raison a permis l'envahissement du monde », dit le manifeste de 1948, « mais d'un monde où nous avons perdu notre unité¹. » Comme le manifeste, chacun des romans, en plus de contenir une critique des idéologies en place, dénonce l'étouffement de la vie par les dogmes idéologiques, c'est-à-dire la hiérarchie dualiste qui privilégie la *tête* aux dépens du *corps* politique et culturel, tout comme elle tient pour acquise l'infériorité de la femme par rapport à l'homme.

« Posséder ! S'agrandir² ! » avait entonné Menaud une décennie auparavant, dans la version canadienne-française de cette même idéologie basée sur la domination. Chez nos deux romancières, l'angoisse des personnages et l'épuisement de la vitalité de leur communauté culturelle sont liés à l'emprise de cette vision sociale — qu'elle soit rurale et conservatrice ou capitaliste et technologique — qui définit identité et valeur par les biens qu'on possède : objets, argent ou femmes. Les deux romans offrent une multiplicité de perspectives sur la façon dont les femmes et les hommes sont complices ou victimes de cette rage de la possession, mais c'est Gabrielle Roy qui, dans une vision hallucinante qui relève presque de la science-fiction, nous en révélera l'aboutissement ultime — l'envahissement de l'univers, la destruction de la nature et des valeurs humaines par les objets convoités eux-mêmes. Le passage en question décrit les pensées d'Emmanuel Létourneau lors de sa promenade parmi les grands manoirs de Westmount :

La pierre, les grilles de fer forgé, hautaines et froides, les portes de vieux chêne, les lourds heurtoirs de cuivre, l'acier, le bois, la pierre, le cuivre, l'argent semblaient s'animer peu à peu et semblaient dire d'une voix creuse, avec un ricanement léger qui se communiquait aux arbustes, aux haies émondées, et franchissait la nuit : « Qu'est-ce que tu oses penser, toi, pauvre être humain ! Prétendrais-tu par hasard te mettre à notre niveau ? Mais ta vie, c'est ce qu'il y a de meilleur marché sur terre. Nous autres, la pierre, le fer, l'acier, l'or, l'argent, nous sommes ce qui se paye cher et ce qui dure. » (*BO*, 337)

Chacun des romans débute par une scène qui révèle les symptômes de cette sacralisation de la possession et de la domination. Lorsque le Survenant fait son apparition dérangeante chez les Beauchemin, bousculant l'ordre de la maison et se

1. Paul-Émile Borduas, *Refus global suivi de Projections libérantes*, Montréal, Parti pris, 1977, p. 33.

2. Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, Québec, Garneau, 1937 ; réédition : Montréal, Fides, 1973, « Bibliothèque canadienne-française », p. 108.

moquant des objets auxquels on s'accroche, la maison, symbole de la culture traditionnelle canadienne-française, a déjà perdu « sa vertu chaleureuse [...] ce pli d'infailibilité qui fait d'une demeure l'asile unique contre le reste du monde » : les rideaux pendent « comme des loques » aux fenêtres et les objets familiers, « jadis hors de prix », n'ont plus leur valeur d'autrefois (S, 93). Dans la sensualité et l'insouciance avec lesquelles il se lave, faisant déborder l'eau de l'évier sur le plancher propre, on sent la possibilité d'un rapport au monde autre que la possession : « on eût dit qu'il apportait une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous » (S, 94). Dans *Bonheur d'occasion*, c'est Florentine — l'incipit du roman nous l'annonce clairement — qui se sent possédée, démunie devant le regard et le rire moqueur de l'homme dont elle est littéralement éprise : « À cette heure, Florentine s'était prise à guetter la venue du jeune homme qui, la veille, entre tant de propos railleurs, lui avait laissé entendre qu'il la trouvait jolie. » (BO, p. 9.)

Mais est-il vraiment possible d'échapper aux idéologies de son époque et, à plus forte raison, de produire un roman qui n'en soit pas en quelque sorte le miroir et le prolongement ?

N'oublions pas que ces deux romans ont paru en 1945 à Montréal, ville qui, comme tous les centres urbains canadiens, avait connu des changements dramatiques, notamment en ce qui concerne le rôle des femmes, grâce aux besoins des industries de guerre. Le chômage des années 1930, si puissamment évoqué dans *Bonheur d'occasion*, avait fait place à une nouvelle demande pour le travail des femmes, non seulement dans les usines, mais aussi dans les métiers et les professions, demande communiquée par des campagnes publicitaires qui exaltaient pour la première fois le rôle de la femme hors du foyer. Après vingt ans de luttes féministes, les femmes avaient reçu le droit de vote en 1940 ; en 1944, sous la pression du gouvernement Godbout, le Barreau les acceptait au sein de la profession légale³.

Même si l'intrigue des deux romans se situe *avant* ces années de transition (*Le Survenant* pendant la Première Guerre mondiale et *Bonheur d'occasion* au début de la Seconde), on aurait pu s'attendre à ce qu'ils portent plus de traces du moment de leur rédaction. Mais il n'en est rien⁴. Malgré leur critique lucide des idéologies en place et leur apport inestimable à la représentation de la condition féminine, les deux romans restent prisonniers de ces idéologies par leur exaltation de la mère

3. Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982, p. 376.

4. Voir David Leahy, « Classic Realist Ethnic, Gender and Class Fictions in Quebec, 1939-1945 », thèse de doctorat inédite en sciences humaines, Montréal, université Concordia, 1995.

traditionnelle (Rose-Anna, bien sûr, mais aussi Mathilde et Marie-Amanda Beauchemin, qui incarnent les valeurs les plus positives et les plus rassurantes du roman de Guèvremont) et par le fait qu'ils offrent très peu de possibilités en dehors de la maternité à leurs personnages féminins. Les principales représentantes de la jeune génération de femmes, Phonsine Beauchemin et Florentine Lacasse, se conforment largement aux stéréotypes de la femme traditionnelle, Florentine rêvant de trouver son prince charmant et Phonsine d'être acceptée par le père Didace comme une vraie femme Beauchemin. Chacune sera déçue et ramenée à la réalité limitée que définissent le corps et la maternité : Florentine en devenant enceinte, Phonsine par son *incapacité* de devenir enceinte et ensuite de jouer le rôle de mère⁵. Il est vrai qu'Angéline Desmarais dans *Le Survenant* brise avec le stéréotype de la « vieille fille », étant célibataire par choix⁶, et que ce sera elle, à la fin de *Marie-Didace*⁷, qui élèvera la petite fille très indépendante devant porter le nom et l'héritage de la famille Beauchemin. Mais en général, les deux romancières, tout en nous donnant à voir l'impasse des rôles féminins traditionnels, n'arrivent pas à envisager de possibilités nouvelles pour la femme.

Au contraire, elles dépeignent un monde social où les femmes sont le plus souvent réduites au silence. L'Acadienne plaît aux hommes parce qu'elle « les laiss[e] fumer en paix [...] ou causer paisiblement sans jamais les interrompre ni leur poser des questions », et à côté d'elle, Laure Provençal, avec ses efforts futiles pour entrer dans leurs conversations, apparaît comme une « femme belette » (*MD*, 39). Mathilde Beauchemin, « si effacée, toujours en mantelet noir, [...] avait le don de disparaître derrière les portes, quand il venait du monde le moins gênant » (*MD*, 41). Tout le domaine associé au corps féminin est encore enrobé d'une discrétion absolue. En témoigne le passage où Florentine songe à l'avortement mais rejette cette éventualité pour des raisons surtout religieuses ; grâce à son langage indirect et aux images qui dissimulent la brutale réalité en question, le passage risque de passer inaperçu pour bon nombre de lecteurs :

5. Pour une comparaison intelligente des rôles féminins dans les deux romans, voir Mary Jean Green, « Gabrielle Roy and Germaine Guèvremont : Quebec's Daughters Face a Changing World », *Journal of Women's Studies in Literature*, vol. I, n° 3 (Summer 1979), p. 233-242.

6. À son père qui souhaite qu'elle se marie, elle répond : « Faut croire que c'est pas encore le mien ». (*S*, 98.)

7. Montréal, Fides, 1947 (*MD*).

Elle se rappelait une petite ouvrière qui lui avait candidement avoué, un jour, en marchant dans la rue, un secret horrible [...]. Elle jouait avec l'idée, les membres crispés par la crainte de la douleur physique et sachant bien qu'elle ne pourrait pas l'accepter. Toujours d'ailleurs, lorsqu'elle pensait à ces choses [...] une vision surgissait, une vision toute différente, où l'église, les images saintes et même les cierges allumés [...] s'emmêlaient. Des journées de joie pure et naïve lui revenaient à l'esprit. [...] Elle abandonna ce projet, elle s'avoua qu'elle ne pourrait jamais s'y résoudre. (BO, 238-239)

La honte du corps féminin s'étend aussi à l'acte d'accoucher : Rose-Anna retient ses cris parce qu'elle « aurait eu honte d'avouer les douleurs de son corps » (BO, 322) ; et pendant l'accouchement de Phonsine, l'Acayenne lui défend de crier sous prétexte qu'elle va réveiller les hommes. Même les fameux silences entre Florentine et Rose-Anna, si richement remplis par le discours indirect libre qui transmet les émotions et les pensées que les personnages n'arrivent pas à exprimer, sont un symptôme de tout le non-dit, l'encore *indicible*, des aspirations des femmes.

Est-ce une même incapacité de briser avec les vieilles catégories assignées au masculin et au féminin qui explique le choix d'un porte-parole masculin dans chacun des romans pour véhiculer les idées ou le message principal de l'auteure ? En fait, non seulement le contenu mais aussi la forme des romans semblent reproduire le vieux dualisme qui associe femmes, corps et maternité d'une part, et hommes, action et pensée de l'autre. À travers les personnages du Survenant et d'Emmanuel Létourneau, figures christiques qui apparaissent comme les rédempteurs de ces univers en crise, les auteures révèlent l'impasse des vieilles valeurs et se livrent à une analyse morale ou intellectuelle de la crise en question.

Comment évaluer la portée idéologique de ce choix de privilégier ainsi des personnages masculins ? Est-ce un signe de la fonction nécessairement « aplatissante » du réalisme, comme le suggère David Leahy dans son excellente thèse sur le roman réaliste pendant la Deuxième Guerre mondiale — c'est-à-dire de l'illusion de « vérité » qui permet au roman réaliste de transmettre l'idéologie dominante tout en se présentant comme un reflet « innocent » et fidèle du réel social ? À l'encontre de ma propre lecture des deux romans, qui avait vu les deux personnages comme des porte-parole de valeurs « féminines⁸ », Leahy relève les aspects conservateurs de leur message : l'exhortation par laquelle Emmanuel veut persuader ses compagnons du

8. Voir P. Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1988, chap. III et V.

quartier que c'est seulement en allant se battre qu'ils casseront les barreaux de leur « cage » et « redev[ie]ndront des] homme[s] » (BO, 61) ; ou encore le caractère « macho » du Survenant, évident non seulement dans sa façon souvent cavalière de traiter les femmes, mais aussi dans le spectacle de sa force « virile », qui fait croire au père Didace que « [l]e règne des Beauchemin n'aura jamais de fin » (S, 86).

Heureusement, cette complexité des deux romans continue de donner du fil à retordre aux critiques que nous sommes. Mais, à côté de la tension entre le vieux et le nouveau qui est incontestablement présente chez les deux personnages, il me semble qu'il y a une explication plus simple et plus convaincante de ce choix de porte-parole masculins par Guèvremont et Roy. Grâce aux personnages plus ou moins androgynes du Survenant et d'Emmanuel, non seulement confèrent-elles une autorité masculine aux valeurs féminines qu'elles cherchent à transmettre, mais encore elles échappent au carcan de ce qu'on attendait d'un roman « féminin » à l'époque, afin de pouvoir exprimer des idées et de proposer une analyse des problèmes sociaux. En effet, il est impossible d'imaginer un personnage féminin vraisemblable dans le roman de l'époque qui aurait pu énoncer les pensées du Survenant sur la liberté et l'érotisme, ou celles d'Emmanuel sur la guerre et le capitalisme (même si les auteures elles-mêmes en étaient évidemment capables).

Vu dans la perspective des théories féministes actuelles sur le genre (généricité, *gender*), dont une des grandes préoccupations est d'échapper aux catégories « essentialistes » de ce qui constitue le « masculin » et le « féminin¹⁰ », l'intérêt principal de ces personnages est peut-être dans le brouillage des frontières entre les genres. « Rédempteurs » d'une culture épuisée par les dualismes, ils transcendent les vieilles catégories du masculin et du féminin par leurs contradictions mêmes et ouvrent la voie à une vision plus généreuse des possibilités humaines. Plus près de nous, le roman *Le Sexe des étoiles* de Monique Proulx présente un avatar moderne de la figure du Survenant dans le personnage transsexuel de Marie-Pierre Deslauriers, à cette différence près que chez Proulx, il s'agit d'un personnage masculin qui choisit de devenir femme, signe de la nouvelle valorisation du féminin qui caractérise notre époque, sans doute. Mais il reste que Marie-Pierre, tout comme son prédécesseur rural, est frappée par les rôles emprisonnants dans lesquels fonctionnent

9. Voir D. Leahy, *op. cit.*, p. 213-223.

10. Voir par exemple Judith Butler, *Gender Trouble* (New York, Routledge, 1990) ; Teresa de Laurentis, *Technologies of Gender* (Bloomington, Indiana University Press, 1987) ; et Luce Irigaray, « Le troisième sexe », dans *Sexes et parenté* (Paris, Éditions de Minuit, 1987).

encore la plupart des femmes et des hommes : « Tout est tellement tranché au couteau pour vous, c'est tellement plus facile comme ça, hein ? Les Femmes d'un bord, les Z'hommes de l'autre, et swingue la baquaisse dans l'fond d'la boîte à bois¹¹ ! »

Cinquante ans après la parution du *Survenant* et de *Bonheur d'occasion*, ces romans nous parlent-ils encore ? Ont-ils autre chose à nous dire que ce qu'on a toujours reconnu et enseigné comme étant leur indéniable valeur, c'est-à-dire leur fonction de témoins lucides d'un moment historique et d'un lieu culturel spécifiques ? Des deux romans, c'est celui de Gabrielle Roy qui a sans doute eu le plus d'impact sur le public lecteur et qui a suscité le plus grand nombre d'interprétations critiques, notamment dans les quinze dernières années, de la part de lectrices féministes qui ont réexaminé les rôles des personnages féminins, le rapport entre mère et fille, la place du corps féminin dans l'univers romanesque et le « message » politique de l'auteure. Mais malgré l'actualité politique encore brûlante des questions soulevées par Roy, je voudrais suggérer en guise de conclusion que c'est peut-être le roman de Guèvremont qui s'adresse davantage à nos questionnements intimes, relationnels et spirituels en cette fin de millénaire.

Vingt ans avant Hubert Aquin dans *Prochain Épisode*¹², Guèvremont ouvre l'édifice rassurant du roman réaliste à l'ambiguïté et à l'énigme, n'offrant comme remplacement aux anciennes certitudes que la suggestion que la vérité est insaisissable, le « bien » et le « mal » des concepts bien relatifs, et le sens de la vie un projet mouvant, créé dans le quotidien de chaque être humain : « On dirait qu'il faut tout recommencer dans ce bas monde » (S, 208). Comme le *Survenant*, le roman de Guèvremont nous dérouté, nous invite au risque de l'ouverture à l'autre ; et comme lui il nous offre en retour la possibilité d'apprendre comme Angéline à « reconnaître ce qu'il y a de chantant sur la terre » (S, 280).

S'agit-il d'un retour à l'abri du privé, celui justement qui nous tente en cette fin de siècle où les idéologies sont en déroute et où le domaine politique semble presque partout atteint par le cynisme ? Je préfère voir en nos deux romancières les versants complémentaires d'un même souci de transformation : le « changer la vie » de Guèvremont renvoyant à la nécessité du « changer le monde » si passionnément démontrée par Gabrielle Roy, et les deux univers romanesques traversés de part en part par un questionnement du pouvoir établi aussi vieux que l'écriture des femmes.

11. M. Proulx, *Le Sexe des étoiles*, Montréal, Québec Amérique, 1987, p. 250.

12. Montréal, Cercle du Livre de France, 1965.